

Le songe d'Ariel

Alexandra
Schwartzbrod



roman
Gallimard

LE SONGE D'ARIEL

ALEXANDRA SCHWARTZBROD

Le songe d'Ariel

ROMAN

nrf

GALLIMARD

Chapitre 1

Des chiens hurlent dans le lointain, il émerge du néant. « Mamalè¹, Shiptz a encore croisé un fennec ! Il va revenir en sang ! » Silence. Sa mère sait pourtant qu'il tient à son chien plus qu'à quiconque, bien plus qu'à Léa et David qui aiment à partager son casse-croûte à l'ombre de la charrette les jours de labour. Il tente de se soulever, mais son corps ne répond pas. Une pierre, il n'est rien qu'une pierre dans le désert de Samarie.

Samarie ? C'est où déjà ? Il essaye de se concentrer, impossible de fixer ses pensées, elles filent sans même laisser un flash de lumière dans leur sillage.

Tout est noir.

Respirer. Le seul moyen de ne pas céder à la panique, lui apprenait-on à l'armée.

L'armée ? Il a donc fait l'armée ? Inspirer par le nez. Souffler par la bouche. Une fois, deux fois, trois fois. La cage thoracique qui gonfle, le ventre qui se relâche. Il se sent mieux. L'armée a du bon.

Comment s'appelait sa mère ? Pourquoi se souvient-il

1. « Maman. » En yiddish.

d'abord du nom de son chien ? Vider son cerveau. Reprendre là où il était quelques instants plus tôt. Shiptz. Son meilleur ami. Il faisait peur aux poules et fatiguait le chat. Son père lui répétait sans cesse :

— Arik ! Arrête d'exciter le chien !

Arik !... Ariel. Il vient de retrouver son prénom. Son corps tout entier, ou plutôt ce qui lui tient lieu de corps car il ne ressent rien, se détend d'un coup. Il vient de gagner un point. Et il a toujours aimé gagner ; ça il s'en souvient bien.

Ana. Elle s'appelait Ana, comment avait-il pu laisser échapper une chose pareille ? Il revoit sa mère, accroupie dans la paille, les mains plantées jusqu'aux coudes dans le ventre de la vache, aidant la bête à mettre bas. Elle n'avait pas son pareil pour nouer la corde autour des deux sabots qui pointaient et, arc-boutée sur l'animal, extraire le veau gluant de la masse chaude et palpitante.

Il prend une nouvelle inspiration. S'il y parvient, c'est que son corps est bien là, il n'est pas qu'un esprit à la dérive. Pourtant, il ne le sent pas comme avant. Mais... comment était-ce avant ?

*

Mariam, ce matin-là, s'éveille plus tôt qu'à l'ordinaire. Les chiens ont hurlé au lever du jour, des aboiements déchirants qui résonnaient dans l'immensité du désert, jusqu'aux portes d'Aqaba et de Taba, sur les bords de la mer Rouge. Elle ouvre grand les fenêtres, scrute les étendues de sable qui pâlisent sous les premiers rayons du soleil et, plus près, les vergers qu'Ilan s'échine à cultiver malgré ce souffle chaud venu d'Égypte. Elle ne voit rien d'autre qu'une poignée de

Roumains qui cheminent en direction des serres, hébétés de sommeil.

Elle ramène sur le côté ses longs cheveux bruns, noue un foulard sur sa nuque et enfle une de ces robes à fleurs qu'elle déniche dans une friperie de Tel-Aviv tenue par une femme comme elle, une Beta Israël, une juive d'Éthiopie. Les fleurs, Mariam en a si peu vu avant d'atterrir à l'aéroport Ben Gourion, vingt-six ans plus tôt, qu'elle n'aura pas assez du reste de sa vie pour s'en rassasier.

Elle se dirige vers la cuisine, savourant la sensation de ses pieds nus sur les carreaux de terre cuite venus d'Hébron du temps où Israéliens et Palestiniens commerçaient sans entraves.

D'un geste mécanique, elle attrape deux oignons et trois gousses d'ail dans le panier suspendu au coin de la cheminée. Elle a tant l'habitude de ces gestes du quotidien qu'elle connaît sans les voir jusqu'aux renflements dans lesquels enfiler le couteau pour que la seconde peau glisse d'un coup, libérant les chairs blanches et douces comme ces amandes fraîches qu'elle grignote à la nuit tombée, assise à même le sol, le dos collé au mur encore chaud de la bâtisse, le regard perdu au loin, là où les déserts se ressemblent tous.

Mariam parle peu. Elle a appris l'hébreu dans un oulpan¹, peu après son arrivée en Israël, mais elle le pratique sans plaisir. Peut-être est-ce une façon de se protéger des autres. Combien de fois Ilan, l'intendant, a-t-il renoncé à poursuivre une de ces conversations oiseuses dont il est coutumier, incapable d'arracher à la gouvernante plus de

1. Centre d'apprentissage de l'hébreu mis en place pour les nouveaux immigrants par les autorités israéliennes et l'Agence juive.

quelques « tov¹ » et « ken² » prononcés d'un ton machinal. Au fond, il n'y a guère que le vieil homme, là-haut, pour la mettre en confiance. La pousser à parler sans reprendre son souffle de sa famille perdue, de la marche, des soldats, de l'enfer.

Lui, au moins, il ne répond pas.

Elle sort la pièce d'agneau du réfrigérateur, la pose sur la table et la scrute d'un œil réprobateur. Il n'y a pas assez de gras. Elle l'a pourtant répété maintes fois au boucher de Beer-Sheva qui lui livre sept morceaux par semaine. La viande doit être assez grasse pour confire dans son jus et fondre sous la langue, c'est ainsi que l'aime le Vieux. Bien sûr, il en a abusé et elle s'en veut chaque jour de l'avoir poussé à manger sans compter, flattant sa gourmandise, quémandant sa reconnaissance et peut-être même son affection, elle qui s'est longtemps demandé ce qu'elle faisait sur terre.

L'espace de quelques années, à son service, elle s'est sentie utile. Aussi continue-t-elle malgré tout à enfourner chaque matin l'agneau au four, parsemé de zaatar³, d'ail et d'oignon.

Un jour, elle le sait, le fumet cheminera jusqu'au cerveau endormi du vieil homme...

*

La nuit a-t-elle toujours été aussi sombre ? Le silence aussi glacial ? Ses yeux sont-ils ouverts ou fermés ? Il a si peu conscience de son corps qu'il est incapable d'en distinguer le

1. « Bien. » En hébreu.
2. « Oui. » En hébreu.
3. Mélange d'herbes aromatiques.

haut du bas, la droite de la gauche. Pas même un picotement dans le doigt, une crampe dans la jambe, un gargouillis dans le ventre, une larme sur la joue. Rien, il ne sent rien. Une peur panique, d'un coup, l'envahit. À quand remonte son dernier souvenir? Un accident de cheval? À cette idée, son cœur se racornit comme une figue en hiver et un visage de femme se superpose à celui de sa mère. Gila, ma belle, pourquoi m'as-tu quitté si vite? Pourquoi? Il la revoit, cheveux au vent, si fière sur sa jument alezane ramenée d'Angleterre. Puis la bête en furie et le corps, le si beau corps de sa femme, sur un brancard, disloqué, inerte et froid. La vie qui marque un temps d'arrêt. Se peut-il qu'il ait subi le même sort? Où était-il, bon sang, avant de sombrer dans le néant? Il veut ouvrir la bouche et appeler au secours mais... Comment s'y prend-on pour actionner un muscle? Il a tout oublié, jusqu'aux réflexes élémentaires. « Mamalè! Viens me sortir de là!... »

Il parvient à respirer. Tout n'est pas perdu. Inspirer par la bouche. Souffler par le nez. Une fois. Deux fois. Trois fois. Retrouver son calme. L'armée, il n'y a rien de tel pour faire un homme d'une mauviette. En prendre de la graine. Surmonter la peur.

Shwartzman¹, il s'appelait Shwartzman. Les copains à l'école, ceux qui connaissaient le yiddish, et il y en avait beaucoup dans ces années-là, lui couraient autour en rigolant. « Homme noir, homme noir, éloigne-toi du miroir, miroir... » Rien qui l'agaçât davantage. Lui, il se voyait en héros de western, chevauchant un cheval au galop, lançant son lasso loin dans le troupeau et attrapant d'un geste viril le bétail en fuite. La terre et les animaux, c'est la vie.

1. « Homme noir. » En yiddish.

La vie? Ce ne peut être ce gouffre sans fond qu'il survole en cet instant, apeuré à l'idée d'y sombrer et d'oublier à jamais la lumière. Il se raccroche au souvenir de la ferme. Kfar Hoshen. Il vient de retrouver le nom du lieu, une onde de soulagement le parcourt tout entier, si fort qu'il lui semble sentir bouger le bout de ses doigts. Ils avaient d'abord vécu sous la tente, puis son père avait monté des murs et bâti un toit, rajouté un poulailler, une étable. La ferme... Une autre image lui traverse l'esprit. Un flash de lumière dorée, une étendue de sable à perte de vue. Non, il ne veut pas quitter Kfar Hoshen. Le grenier où il passait des heures à observer le chat courir après les souris. La grange où son père avait caché le vieux Mauser allemand dans une caisse de bois enfouie sous la paille. Les champs où il montait la garde, à la nuit tombée, armé du poignard circassien offert pour sa bar-mitsva. À ce souvenir, un sentiment de fierté le submerge. Il en a combattu des ennemis, ça oui, il le sait, c'est inscrit dans sa chair, dans ses veines, dans son sang.

Un craquement. Il n'est pas seul. Impossible de dire si le bruit est proche ou lointain. Il tend l'oreille, sur ses gardes. C'est ainsi que les meilleurs d'entre eux sont morts à Latroun. Colline maudite si proche de la Ville sainte. Un moment d'inattention. Une attaque surprise. Pas question de se faire avoir une nouvelle fois, comme un débutant. Il se concentre sur ses doigts. S'il parvient à bouger les mains, il est sauvé, le reste suivra. Et ses yeux. Comment ouvre-t-on les yeux? Sur quels muscles se concentrer en premier? Pourquoi n'apprend-on pas ça à l'école!

L'école, ce n'était pas son fort, il y avait toujours été médiocre. Pas comme sa sœur. Elle le dépassait dans toutes les matières. Mais il ne lui en avait jamais voulu. Il avait

d'autres atouts. Il savait commander, il ne baissait jamais les bras.

Jamais...

Il était convaincu alors que « ce qui ne peut s'obtenir par la force s'arrache par plus de force encore ».

*

Une fois la viande sous le gril, elle égoutte les pois chiches qui trempent depuis la veille et les met à bouillir jusqu'à ce qu'ils s'effritent sous ses doigts. Puis elle les écrase à la fourchette car il aime sentir des morceaux résister sous ses dents et les mélange avec trois gousses d'ail, le jus de deux citrons fraîchement cueillis à l'arbre, un verre d'huile d'olive et deux grosses cuillères de tahina¹. C'est le vieux Salomon qui lui a enseigné l'art de l'houmous à son arrivée ici. Il travaille depuis toujours à la ferme des Eucalyptus.

Ce jour-là, malaxant la pâte, le regard perdu dans la palmeraie qui sépare la route du verger, elle aperçoit Saul qui marche du même pas lourd et dandinant que son père et son cœur se serre : un instant, elle a cru voir le Vieux se diriger vers la cuisine comme il le faisait autrefois, avec son sourire plein de dents et son regard aussi bleu que le turquoise du ciel. « Mariam ! J'ai une faim d'ogre ! Que m'as-tu mitonné de bon aujourd'hui ? » lui lançait-il par la fenêtre en riant de sa propre blague. Il savait qu'elle ne préparait que ses mets préférés.

Elle sourit, repousse d'un doigt une mèche qui vient de

1. Crème de sésame.

glisser sur ses yeux et poursuit sa tâche car il sera bientôt l'heure de monter déposer le plateau à son chevet.

Mariam est une belle femme. Elle dépasse de deux têtes tous les hommes de la propriété à l'exception d'Ilan qui tient de son père immigré de Russie une carrure de moujik. L'intendant est la seule personne qui lui en impose, elle a bien du mal à soutenir son regard quand, certains soirs, descendu de l'étage où repose le Vieux, il s'assoit dans la cuisine pour boire un, deux, puis plusieurs verres de raki. Dans ces moments-là, tandis qu'elle vide les plats qu'il rapporte chaque jour intouchés, viande avachie, sauce figée, houmous sombre et pâteux, elle sent bien qu'il suit le moindre de ses gestes, son grand corps ployé sur la table sous l'effet de la fatigue, le regard noyé dans l'alcool.

Elle se penche, saisit au fond du buffet une petite nappe blanche ornée de dentelle dont elle tapisse un plateau de bois aux poignées d'ambre, cadeau d'un dignitaire ukrainien, y dispose délicatement le couvert.

Puis elle jette un œil au miroir accroché près de la porte, rectifie un sourcil en broussaille et, une fois assurée d'être assez présentable pour s'approcher de l'homme qu'elle veille depuis tant d'années, s'empare du plateau et entreprend de monter à l'étage...

*

Ses narines frémissent. Son cœur s'emballe. Une odeur. Infime trouée dans le néant. Plaisir ou dégoût, il ne sait. Trop tôt. Il lui faut un peu de temps encore pour percevoir la différence. Il a retrouvé l'odorat, ce n'est déjà pas si mal.

C'était comment l'odeur du bonheur ?

Il se concentre. L'image de sa mère s'impose à nouveau, lui tendant le verre de lait encore tiède du pis de la vache. Puis le visage d'une enfant, sa copie conforme mais en brune, les traits plus fins, Dieu merci. Il entend son rire, aussi clair que le Yarkon¹ à l'arrivée des premiers immigrants. La bouffée d'émotion ressentie à ce souvenir s'évanouit d'un coup, une masse indistincte lui écrase le cœur. Aviva, mon amour, ne pars pas ! Comment avait-elle pu se glisser dans l'armurerie ? Qui avait laissé traîner un engin pareil ? Pas un jour de sa vie sans qu'il y pense. Il la voit, là, proche à la toucher, la masse de ses cheveux bruns exhalant cette odeur de sucre et de sueur qui le mettait en rogne. « Aviva, as-tu pris ta douche ? Est-ce ainsi que la fille d'un guerrier doit se conduire ? Telle une vanu-pieds ? » L'enfant n'en faisait qu'à sa tête. C'est une grenade qui l'a tuée. Le guerrier aurait tout donné alors pour déposer les armes.

Il tâche de faire le vide en lui. Mais comment faire le vide quand on ne sent plus rien ? Vite, revenir aux souvenirs heureux.

Un autre visage écrase ceux de sa mère et de sa fille. Rond et souriant. Bon sang, une vraie beauté. La peau dorée par le soleil du Néguev, des fossettes aux coins des joues, et cette poitrine contre laquelle il aimait tant enfouir son visage, loin du bruit des armes, loin des politiciens, ces brutes sans foi ni vision. Après la mort de Gila, il s'était rapproché de la jeune femme qui gardait Aviva depuis sa naissance. Ils savaient déjà tout l'un de l'autre, pas besoin de faire le beau ni de travailler la mise en scène. Yaëlle s'était d'abord installée chez lui pour veiller sur la petite puis elle avait fini par veiller sur lui. Elle

1. Rivière qui coule au nord de Tel-Aviv.

voulait fonder une famille : « Nous aurons sept enfants au moins ! » lui avait-elle promis dans un grand éclat de rire. Elle en avait conçu trois, le dernier s'était décroché au bout de cinq mois, elle avait mis du temps à s'en remettre. Yaëlle, ma mie, mon âme, douchenka maïa¹ chantonnait sa mère au coin de l'âtre, pourquoi m'as-tu quitté aussi ? Pourquoi tant de morts ? De larmes ? Qu'ai-je donc fait pour qu'ils me laissent tous sur le bord du chemin ?

Il s'efforce une nouvelle fois de respirer comme on le lui a appris à l'armée mais, cette fois, la panique tarde à refluer. Et s'il avait été enterré vivant ?

*

La ferme des Eucalyptus se compose de trois larges bâtisses de pierre peintes à la chaux, séparées par des jardins en étage et des cours ombragées où s'ébattent les chiens. Saul et Sarah, les enfants du Vieux, occupent la première, Ilan et le personnel la seconde. Mariam a la charge de la troisième où repose Ariel dans une chambre du premier étage, surveillé par une infirmière qui change tous les deux jours.

Plantée au milieu du désert du Néguev, la propriété s'est agrandie au fil des ans jusqu'à devenir une entreprise agricole avec des champs à perte de vue où paissent moutons et taureaux. Pour la parcourir en entier, il faut bien le moteur surpuissant et les pneus d'un 4×4 car les chemins qui la traversent n'ont pas été goudronnés, sillons de cailloux qui étouffent la terre entre des moignons d'arbres secs.

1. « Ma petite âme. » En russe.

Au pied des bâtiments, dans des serres que le Khamsin¹ réduit parfois à l'état de carcasses, des Roumains ou des Philippins, c'est selon, cultivent melons, tomates et œillets. Ils ont remplacé les Palestiniens au moment de la deuxième intifada, et ils se sont révélés plus efficaces, moins encombrants. On les fait venir par avions entiers de Bucarest ou de Manille pour une période maximale de six mois. Pas question de prendre le risque qu'ils demandent à rester.

Il y a peu, un groupe de Roumains a pris la place des Philippins qui travaillaient là depuis quelques années. Mariam les aime bien. Ils ne comprennent de l'hébreu que les mots élémentaires qu'Ilan leur a enseignés dès leur arrivée et elle retrouve parfois dans leurs yeux ce même égarement qu'ils ont tous ressenti, ceux venus d'Éthiopie, dans les semaines suivant leur atterrissage à Ben Gourion.

Les jours de grosse chaleur, elle broie des kilos de citrons avec de la glace, du sucre et de la menthe, verse le breuvage dans un thermos géant qu'elle porte sur une brouette et s'en va les désaltérer à l'heure de la pause. Leurs mines réjouies, luisantes de sueur, lui rappellent qu'elle n'est pas morte, elle qui vit dans un tombeau.

*

Il ne s'est pas trompé, c'est une odeur qui chatouille ses narines. Et même... Oui... Comment est-ce possible? Comment ce fumet a-t-il pu cheminer jusqu'aux tréfonds de l'enfer? A-t-on décidé de l'exempter de tous ses péchés? Oh oui, seigneur, laissez-moi déguster une bouchée de cet agneau

1. Vent de sable brûlant qui souffle d'Égypte vers Israël.

et je m'engage à faire le bien ! Laissez-moi retrouver l'odeur des orangers en fleur des kibboutzim et des moshavim de mon adolescence, ces orangeries humides et vertes où le désir nous donnait, à nous, sabras, des pulsions de vie qui nous poussaient à défier la terre entière ! Laissez-moi m'aveugler de la lumière du désert, toucher la terre de Kfar Hoshen, pétrir celle du Néguev, me coucher sur la tombe de Yaëlle et serrer contre moi mes enfants, la chair de ma chair...

À ces mots, il sent une vague d'énergie monter en lui, ses doigts se mettent à pianoter sur le drap, est-ce un drap ou un linceul, c'est rêche et froid, puis sa poitrine se gonfle comme s'il fallait rattraper toutes ces années à flétrir, à racornir tel un bout de viande desséché par le soleil. Il vaut mieux que ça, il va le leur prouver à tous.

Un flash. Des images de désert. Loin de Kfar Hoshen. À quelques encablures du Néguev. Le soleil cogne. Les hommes se haïssent. La mer même est agressive. Des soldats de Tsahal tirent par la force des habitants Juifs hors de leurs maisons. Et lui, conpués par son peuple. Gaza. L'enfer sur terre. L'heure est venue de partir. Mais, dans son propre camp, lui seul l'a compris. Un chef doit savoir sacrifier certains de ses hommes pour en sauver le plus grand nombre. Il se revoit à la Knesset, sûr de lui et de sa place dans l'Histoire. « Moi qui ai combattu dans toutes les guerres d'Israël, j'ai appris de mes expériences que, sans la force, nous n'avons pas une chance de survivre dans cette région qui ne montre aucune pitié envers les faibles. Mais j'ai compris aussi que l'épée seule ne peut résoudre cette dispute amère que nous menons pour cette terre... » Il n'a pas le choix. S'il veut garder les implantations de Maale Adoumim et d'Ariel, où des dizaines de milliers d'Israéliens sans histoires sont partis bâtir leur vie en

toute confiance, il doit évacuer Gaza. Oui, il le sait maintenant, il a bien fait.

Il était sur le bon chemin.

Mais était-il allé assez loin ? Fallait-il vraiment laisser les Palestiniens entre eux sur ce bout de territoire oublié du monde, et la mer pour seul horizon ? Ne savait-il pas alors, au fond de lui, qu'ils allaient s'entre-tuer ? N'était-ce pas ce qu'il recherchait ? À cette pensée, son cœur se rétracte, son cerveau se voile. Ariel, qu'as-tu fait de ton pouvoir ?

Plus tard, élude-t-il. Le plus urgent est de retrouver la maîtrise de mon corps.

Sa main droite se soulève, si doucement qu'il n'en est pas certain, mais quand elle se pose sur sa cuisse, il sent le contact, sa peau est donc irriguée, vivante, vibrante, il n'est pas qu'un pur esprit.

Il se concentre sur ses pieds. Quel intérêt d'avoir des mains s'il ne peut marcher, arpenter la terre d'Israël, les chemins de labour et les autoroutes, les champs de blé et les pépinières d'entreprise, les déserts de sable et les collines de cailloux ! La gauche répond, puis le droit, et une euphorie sans bornes l'envahit : il n'est pas paralysé.

Ses yeux s'ouvrent sans même qu'il le décide, la vie fait son œuvre.

D'abord, il ne voit rien et s'empresse de surmonter l'angoisse qui l'envahit. S'il est aveugle, à quoi bon sentir, toucher, marcher ? S'il ne peut embrasser d'un seul regard les murailles de la Vieille Ville de Jérusalem et, plus loin, les premiers vallons du désert de Judée, il préfère encore retomber dans le néant.

Mais une ombre se dessine sous ses yeux, imperceptible, il s'y raccroche et l'ombre bouge. Il étouffe un cri ou plutôt le

cri s'évanouit en lui. Il se concentre de nouveau, peut-être a-t-il rêvé. Maintenant qu'il sent le moment proche, il brûle de voir enfin, depuis quand est-il plongé dans l'obscurité ?

Il a beau faire, seul le passé lointain lui revient avec précision. Ce jour de 1948 où il a abandonné le patronyme de Shwartzman pour adopter celui de... Allons, il l'a sur le bout de la langue, c'est lié à Kfar Hoshen. Meron!... Depuis la création de l'État d'Israël, il se nomme Meron! David Ben Gourion en personne lui en a soufflé l'idée. Pas question de prendre possession de cette terre avec un nom yiddish, synonyme d'exil et d'errances. Il s'inspirera donc du sommet qui l'a vu venir au monde, le mont Meron qui culmine à 1208 mètres en Galilée, face au Liban, un nom de racines et de cailloux.

Un nom synonyme de puissance.

Faut-il qu'il ait désiré ce pays de toutes ses forces pour naître avec lui une seconde fois !

Et qu'a-t-il fait de cette énergie, de cette foi ? A-t-il créé ? A-t-il œuvré pour la paix ? Est-il resté fidèle aux valeurs et aux idéaux des pères fondateurs ? Theodor Herzl et David Ben Gourion auraient-ils de quoi être fiers s'ils revenaient aujourd'hui sur terre ? Plus il y songe... Mais oui, ce sont bien Herzl et Ben Gourion qu'il a aperçus dans son sommeil, debout sur l'autre rive du néant, criant dans sa direction : « Retourne d'où tu viens ! Tu n'as pas fini ! Pas encore !... » Finir quoi ? Je ne sais pas, mais j'ai obéi. J'ai rebroussé chemin.

Du fond de ses souvenirs, il ne parvient même pas à suivre sa propre trace. Elle se perd dans les sables, les fleuves et les collines. Suez, Latroun, Beyrouth, Gaza... Des noms émergent, mais le son est brouillé, l'image déformée. S'il se concentre sur le passé plus récent, il voit une foule d'hommes

et de femmes vociférant, tempêtant, s'arrachant son temps, sa parole, sa puissance. Alliés ou ennemis, allez savoir. Si... Un homme se détache des autres. Avec sa tignasse blanche, il le reconnaît dans l'instant. Ce bon vieux Shimon. Qui peut affirmer avec certitude s'ils sont alliés ou ennemis ? Ils sont frères d'armes, frères de génération, frères de terre, unis à jamais par le cours de l'Histoire.

Et Saul, la tête basse, montré du doigt. Non, mon fils, relève la tête ! Un Meron ne se laisse jamais abattre !

Jamais !

Un bruit. À ses côtés, on s'affaire. Il entend distinctement le bip lancinant d'un appareil de mesure électronique, de ceux qui équipent les chambres des grands blessés. Est-il donc si malade ? Puis un son d'une infinie douceur ou, plutôt, une succession de sons. Il se tend vers la musique. Tremble d'émotion, preuve que son cerveau est intact.

Mozart.

Jamais il ne pourra en perdre la mémoire.

Ou alors, ce jour-là, il sera définitivement mort.

Il entreprend de rassembler ses souvenirs, mais ceux-ci forment un magma qu'il est bien en peine de filtrer. Où peut-il bien être ? Qui s'affaire à ses côtés ? Et lui-même, qui est-il encore ? Chef de guerre ? Chef d'une entreprise agricole ? Chef politique ?

L'ombre se rapproche. Il cligne des yeux, ses lèvres bougent, ses doigts fourmillent. Qui qu'elle soit, il doit la prévenir. Il est prêt.

Un mot tourbillonne dans sa tête, il ne doit pas le laisser s'échapper. Il jurerait qu'il l'a prononcé peu de temps avant de sombrer dans le noir. Symbole de renouveau, il flotte dans

les tréfonds de son cerveau. Qu'il le retrouve et tout reviendra, il en est certain.

L'ombre se matérialise.

Une main se pose sur son front.

Il ouvre les yeux.

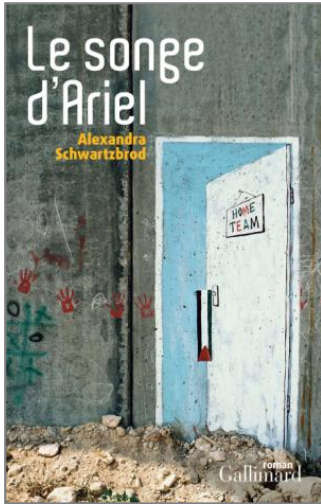
La femme crie, bondit en arrière, heurte un meuble. Un bruit de verre brisé lui explose dans la tête. Il avait oublié la violence du bruit.

Il mobilise toute l'énergie qui sommeille en lui et prononce dans un souffle le mot qu'il vient de retrouver.

« Kadima!...¹ »

1. « En avant! » En hébreu. Par ailleurs nom d'un parti politique à orientation centriste créé en 2005.

Cet ouvrage a été composé par IGS-CP
à L'Isle-d'Espagnac (16)



Le songe d'Ariel

Alexandra Schwartzbrod

Cette édition électronique du livre
Le songe d'Ariel d'Alexandra Schwartzbrod
a été réalisée le 10 janvier 2012
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070134564 - Numéro d'édition : 184668).

Code Sodis : N49784 - ISBN : 9782072448515
Numéro d'édition : 232783.